

S ON PÈRE est le premier homme qu'elle connaisse : une voix profonde, des sourcils broussailleux dessinant un bel arc au-dessus d'yeux noirs et souriants. Une barbe qui la pique quand il l'embrasse. Une odeur de fumée de cigarette, de cuivre et d'eau de Cologne. Ses bottes craquent, sa voix est sombre et chaude. Sa tendresse est impétueuse et comique à la fois. Il fait ses farces à la petite chose du berceau. Elle l'aime dès le premier instant. Pour sa naissance, il rentre de la guerre à la maison. La première impression qui lui vient de lui est profonde et inoubliable. Elle le préfère aux femmes qui d'ordinaire l'entourent. Son odeur, ses mains longues, puissantes, sa voix profonde !

Mais bientôt, en grandissant, elle remarque, douloureusement surprise, qu'il n'est guère à la maison. Elle a envie de le voir. Il se fait rare, et lorsqu'on se fait rare on suscite le manque.

Lorsqu'après sa longue absence ils se revoient, il lui donne un baisemain, comme à une grande dame. Elle se sent infiniment attirée vers lui. Il quitte sans cesse la maison, agité, et rentre après des mois, hâlé, apaisé.

Elle ne sait pas à quoi il occupe son temps. Elle reconnaît la force d'attraction exercée par celui qui se fait rare et mystérieux. C'est sa première leçon. Il fait venir ses amis à la maison, qui l'appellent « Princesse ». Ils la lancent dans les airs, et pleine de confiance en tout ce qui vient de l'homme, elle se sent, à la dernière minute avant une chute effroyable, rattrapée. L'homme devient à ses yeux un grand magicien, un être qui peut tout accomplir, même le plus invraisemblable. Au cours de sa deuxième année, elle entend sa première chanson. La guerre touche à sa fin. On la sort dans la rue avec sa poussette, on longe

une terrasse où, sous le toit, un groupe de soldats gris sont assis avec leur arme.

Ces hommes chantent une vieille chanson de soldat, qui résonne, triste et tragique dans le gris jour de pluie : dix mille hommes, ils partent à la manœuvre, daloumdiboum, daloumdibam, ils partent à la manœuvre, daloumdiboum...

La bonne lâche la poussette, s'assied sur le muret d'un jardin et se met à pleurer. L'enfant se met alors à appeler son père à grands cris, comme s'il était en danger de mort. L'intuition de quelque chose de terrible s'abat sur la petite fille.

Mais la guerre prend fin et le père revient. Sérieux et maigre désormais, il est assis à son bureau. Une table immense chargée de papiers. Une lampe à l'abat-jour vert éclaire son beau visage triste. Il a l'air malade. Elle ne sait pas qu'il a failli mourir du typhus, à l'époque où elle l'avait appelé à si grands cris.

Elle s'assied sous son bureau dans l'obscurité et caresse ses chaussures brillantes. Elle l'observe, tout comme elle observe toutes les personnes de

la maison. Il y a donc des hommes et des femmes. Leurs occupations sont différentes. Lorsqu'elle est allongée dans sa chambre et doit s'endormir, elle contemple la croisée de fenêtre. La forme de la croix lui fait penser à l'homme et à la femme : la ligne verticale est l'homme, la ligne horizontale est la femme. Le point où les deux lignes se rencontrent est signe de mystère. (Elle ne sait rien de l'amour.) Les hommes portent des pantalons, les femmes des jupes. Ce qui se cache sous les pantalons, elle l'apprend en observant son frère. Ce qu'elle voit entre ses jambes, lorsqu'il se déshabille, lui rappelle une clef, et elle porte la serrure au creux d'elle-même. Comme tous les enfants, elle apprend la vocation des deux sexes. Seule, à l'abri des regards, elle cherche dans la bibliothèque de son père des illustrations qui la renseignent. Elle découvre une encyclopédie des savoirs et découvre les images nues qui lui ressemblent et ressemblent à son frère.

Une longue période commence, placée sous le signe du corps masculin. Une fascination

parfaite. Son père, qu'elle regarde avec curiosité lorsqu'il se déshabille, sent bien qu'elle tente de découvrir l'interdit, et pudiquement lui dissimule son sexe. Mais une curiosité sans remède la tiraille. Lors d'une longue matinée dominicale, elle se glisse dans le lit de sa mère et prend peur à la vue de ce corps grand et gros, qui a déjà perdu sa beauté. La femme insatisfaite assaille la petite fille de sa bouche ouverte, humide, d'où sort une langue nue qui s'agite, longue comme l'objet que son frère dissimule dans son pantalon. Elle se sauve du lit effrayée, et se sent profondément blessée. Un rejet profond et insurmontable à l'égard de sa mère et de toute femme naît en elle. Elle ne sait pas que le mariage de ses parents est un échec, elle le pressent pourtant, lorsqu'un jour le père fait venir à la maison une belle dame inconnue et élégante, qui lui offre une grande poupée précieuse. Vindicative et désespérée par le climat de malheur qui règne à la maison, elle prend un couteau et l'enfonce dans les yeux de la poupée, les lui retire. Elle lui ouvre le ventre

et déchiquette ses habits précieux. Aucun des adultes ne prend la peine de commenter cette destruction. Elle observe son père, qui se perd complètement dans la contemplation de la belle dame et qui oublie la présence de la petite fille. Emplie d'une terrible solitude, elle se met à haïr le monde des adultes. L'époux de la belle dame apparaît — un gros Scandinave aux cheveux blond très pâle — et sa mère se tourne évidemment vers lui. Il y a maintenant deux couples dans la maison, qui ne cachent pas leurs relations. Pour se débarrasser de la petite fille curieuse, la mère lui ordonne d'aller au lit après le déjeuner. Impossible de dormir dans la chambre assombrie. Elle réfléchit à la manière de se trouver, elle aussi, un complément. Tous les objets oblongs et durs qu'elle trouve dans sa chambre, elle les prend dans son lit et les pousse entre ses jambes : des ciseaux froids et brillants, une règle, un peigne et le manche d'une brosse. Le regard posé sur la croisée de la fenêtre, elle cherche pour elle-même un complément masculin. Elle chevauche le cadre

métallique et froid de son lit blanc. Elle ôte sa chaîne en or, elle la passe et la repasse entre ses jambes. Elle s'active fiévreusement, jusqu'à la douleur. Elle se lève en secret et glisse lentement, nue, sur la rampe de l'escalier. Elle a connu pour la première fois la sensation de la volupté dans son sommeil et a depuis acquis la capacité de retrouver cette sensation quand elle le souhaite.

Elle s'est réveillée un matin et s'est rappelé que dans la nuit, quelque chose de monstrueux lui est arrivé. Mais ce jeu avec son corps l'épuise à l'extrême et bientôt son cœur bat si fort qu'elle ne peut plus respirer. Elle pâlit, et des ombres obscures lui cernent les yeux. Son père s'éprend de sa délicatesse et l'appelle « Petit Ivoire ». Jusqu'à ses douze ans, elle le préfère à tous les autres hommes. La belle amie de son père a quitté la maison. L'odeur de son parfum puissant reste encore longtemps dans chaque pièce. Sa mère a trouvé un nouvel amant, qui couvre la petite fille de cadeaux. Son père est parti en voyage au Proche-Orient. Il lui envoie des cartes postales

de dames voilées. La maison est silencieuse. Personne ne s'occupe d'elle. C'est alors qu'apparaît une nouvelle créature étrangère, en la personne d'une jeune domestique, une certaine Frieda Splitter. L'enfant voudrait ne jamais se séparer de Frieda. Elle ne lâche pas Frieda d'une semelle lorsque celle-ci accomplit ses tâches ménagères. Après le déjeuner, Frieda s'allonge sur son lit, dans sa chambre, et lit un gros livre qui s'appelle *Château de Fiermont*. Sur la couverture figure une image colorée : la jeune et belle comtesse à la chasse, qui monte un cheval blanc. La plume verte de son chapeau flotte au vent. Un faucon est posé sur son épaule. Son amant est caché dans les buissons. Frieda a ôté sa robe. Elle porte un sous-vêtement de soie violette avec des dentelles blanches. Ses lèvres sont maquillées et ses cheveux tombent en boucles noires sur ses épaules blanches et nues. Elle sent le parfum au lilas. Ses ongles sont longs et rouges. Les talons de ses chaussures sont hauts et fragiles. Frieda fume en lisant et mange des chocolats.